

GAUTIER JUDITH

LE PARAVENT
DE SOIE ET
D'OR

Judith Gautier
Le paravent de soie et d'or

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24859011

Le paravent de soie et d'or:

Содержание

LE PRINCE A LA TÊTE SANGLANTE	4
UNE DESCENTE AUX ENFERS	29
LA TUNIQUE MERVEILLEUSE	36
Конец ознакомительного фрагмента.	54

Judith Gautier

Le paravent de soie et d'or

LE PRINCE A LA TÊTE SANGLANTE

HISTOIRE LÉGENDAIRE D'ANNAM

Les branches basses du palétuvier, enguirlandées de lianes, forment comme un hamac au-dessus du marais, et c'est là que le pasteur de buffles est couché nonchalamment, une jambe pendante, caressant de son pied nu les longs rubans d'herbes qui traînent sur l'eau.

D'une voix molle et machinale, il chante, le jeune homme, scandant sa chanson au rythme vague dont il se balance en faisant clapoter l'eau.

A quelque distance, vautreées dans la vase, leurs mufles camus et veloutés tendus vers lui, ses bêtes semblent l'écouter, en dépit du proverbe: «La musique n'est pas faite pour l'oreille des buffles.»

De ses lèvres les paroles s'égrènent ainsi:

«Sauve-toi, seigneur tigre, sauve-toi! Malgré les griffes,

malgré tes dents terribles, ta mort est certaine. Voici l'éléphant, roi de la forêt; écrasant les broussailles, il s'avance et va te briser les reins.

«Pauvre chèvre aux cornes gracieuses, à quoi bon fuir et bondir toute affolée? ce tigre a faim, il faut qu'il mange.

«L'oiseau a des ailes multicolores, il vole haut, loin des embûches, et, à plein gosier, chante sa joie. Hélas! le serpent, enroulé à l'arbre, fascine l'oiseau et l'engloutit dans sa gueule béante! «Sous l'herbe et les feuilles mortes, à force d'être humble et petit, le vermisseau échappe à tout danger. Mais non! du haut de l'air, l'oiseau l'a vu: il fond sur lui et le dévore.

«Seul le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!...» Inondée de lumière et de chaleur, dans l'ardente sérénité de midi, la nature fermente et frémit. Sous l'inertie des choses la vie grouille et pullule, il y a du bruit dans le silence. Mais, dominant tout, un bourdonnement continu résonne. Le jeune pasteur, malgré lui, l'écoute. Qu'est-ce donc? on dirait le roulement lointain des chars de guerre, le piétinement cadencé des chevaux en marche et le heurt assourdi des armes.

Non, ce n'est pas cela.

De l'autre côté de l'étang un frangipanier, merveilleusement, s'épanouit: aux branches nues, rien que des fleurs, de petites fleurs jaunes et blanches d'un adorable parfum; et l'arbuste, dans l'eau trouble, se reflète, il n'est plus là qu'une fumée; mais tout un peuple d'abeilles, d'insectes et de papillons tourbillonne dans les branches fleuries, avec quel tumulte et quelle joie! Ils se

gorgent, se saoulent, s'affolent; les ailes vibrent ou palpitent; des gouttes d'or, des émeraudes, des flammes, fondent sur les pétales embaumés, les mordent, sucent la salive mielleuse, pétrissent la pulpe tendre gonflée d'un lait amer: par moments l'arbre semble se secouer, rejeter ces insatiables; mais elles se ruent de nouveau, toujours avides, avec un frémissement plus sonore.

Le pasteur sourit et ferme à demi les yeux.

Les gourmandes abeilles, donnant l'assaut à cet arbre, lui semblent imiter le bruit des chars de guerre, répercuté dans les gorges des montagnes!.. Et pourquoi pense-t-il à la guerre?.. Les abeilles n'y pensent pas. Il veut, comme elles, l'inconscient bonheur dans l'inconsciente nature. Inconnu, perdu dans l'ensemble des choses, n'est-il pas pareil à l'insecte?... moins que lui.

Et il redit le dernier verset de sa chanson:

«Seul le pasteur de buffles est assez infime et ignoré pour n'éveiller aucune convoitise!..»

Mais voici qu'en sursaut, s'appuyant des mains aux branches, il se soulève, les yeux grands ouverts.

Un bruissement brutal du feuillage, tout proche, l'effare. Est-ce un buffle qui s'échappe?.. Quelque bête de proie qui en veut à son troupeau?..

Un hennissement bref lui répond, et, aussitôt, roissé par les branches, un guerrier paraît, suivi d'un autre.

Les chevaux, mouillés de sueur, haletants, se précipitent dans le marais, hument l'eau avidement. Ils sont entrés jusqu'au

poitrail, et des frissons courent sur leurs flancs.

Un des guerriers, sous les écailles du brassard, relève la manche de sa tunique de soie, découvrant une blessure qui saigne.

Malgré la lassitude qui les accable et la poussière qui ternit leurs armes, ces deux guerriers ont une grâce singulière, une imposante majesté. On dirait des adolescents, mais on ne peut savoir, le casque masquant à demi leur visage.

Le pasteur de buffles regarde, les yeux élargis, la lèvre agitée d'un tremblement. Sous la pluie de soleil qui tombe entre les feuilles, cet étincellement du harnais de guerre semble le fasciner, et surtout ce bras nu, si lisse, si pur, où le sang, enroulé en lanières pourpres, glisse jusqu'au bout des doigts minces qui le secouent. Il voudrait une coupe d'or pour le recueillir, ce sang, qu'il croit devoir être infiniment précieux.

Penché vers l'eau, le guerrier lave sa blessure, presse cruellement cette bouche douloureuse pour que le sang emporte le poison, si la flèche était vénéneuse; puis, son compagnon, d'un lambeau de ceinture, le panse.

Alors, pour un moment respirer mieux, ils ôtent leurs casques et découvrent de fiers visages; l'un d'eux, celui du blessé, d'une beauté extrême!

Le pasteur a laissé échapper un cri, dénoncé sa présence. On le regarde à présent, un autre cri répond au sien.

– Royale sœur, vois donc, le reconnais-tu, l'évadé, le fugitif, celui qu'on croit mort?

– Je le reconnais.

Et lui murmure, la main sur ses yeux:

– Je rêve; je ne vous vois pas là, devant moi, vous êtes des fantômes!

– Tu sais notre nom, comme nous savons le tien, prince Lée-Line, toi qui laissas vide ta place, désertas la vie.

De ses mains tendues, il repousse la vision.

– Midi brûle, dit-il, le sang bat mes tempes, mes yeux éblouis voient des flammes! Vous n'êtes, pas réelles!..

Mais la guerrière blessée s'écrie:

– Pasteur de buffles!

Alors il se relève, dompte sa stupeur.

– Oui, dit-il, pasteur de buffles!.. dans ce néant j'étais englouti, oublié, et, moi-même, peut-être, j'oubliais.

– Mieux valait la mort.

– J'allais vers elle; mais sans hâte. Est-ce l'oubli, la mort?.. Qui peut répondre? Je voulais rejeter de mon âme tous mes rêves, toutes mes souffrances: ne pas les emporter avec moi: pour mourir, j'attendais de ne plus être vivant!

– Qu'avais-tu donc rêvé? Qu'as-tu donc souffert, pour être à ce point lâche devant le destin?

– J'ai fui pour taire mes désirs et pour dérober mes larmes. Comment parlerais-je aujourd'hui que les larmes ont submergé les désirs?

– Ne sais-tu pas qui t'interroge? s'écria la plus jeune des femmes qui, dans un sursaut de colère, lança son cheval en avant.

– Ba-Tioune-Tiac, la Fleur-Royale, est devant moi, répondit Lée-Line; et toi, Ba-Tioune-Nhi, la Tige-d'Or, tu es sa sœur.

Mais Tige-d'Or fronçait les sourcils.

– C'est tout ce que tu sais? Tu es vraiment tombé si bas?.. Tu es à ce point aveuglé, que l'éclat d'une gloire sans pareille n'atteignit tes yeux d'aucune lueur?

– Depuis plus de trois années: l'ombre, le silence, le désert!

Elle se pencha vivement vers Fleur-Royale, lui détacha sa jambièrre gauche et releva l'étoffe soyeuse.

– Eh bien, regarde! dit-elle.

La jambe fine et nerveuse apparut, au-dessus du pied cambré dans l'étrier, et elle ne sembla pas nue, car un tatouage vert la couvrait de la cheville au genou. Un monstre, vêtu d'écaillés, s'enroulait là, tordant son corps, dégainant les cinq griffes de ses serres, dardant sa langue fourchue hors de sa gueule menaçante; c'était le terrible Dragon, emblème du pouvoir suprême.

– Comment cela se peut-il?

Tige-d'Or cria:

– Elle est le roi de l'Annam!

Et Lée-Line, subitement pâle et pris d'un tremblement, se prosterna.

Elle est le roi de l'Annam!

Ils sont maintenant sous l'ombre d'une tente, une ombre chaude et dorée, les parois intérieures sont de soie jaune, car c'est la tente royale.

Tout alentour, le camp immense se déploie, et sa rumeur

s'étouffe en approchant de la muraille de toile qui forme l'enceinte sacrée; elle meurt tout à fait en traversant l'espace vide qui isole la tente du maître.

Tous trois sont là, attardés dans un silence plein de souvenirs. Sur un lit fait de nattes et de tapis, la reine, ou plutôt le roi, – car le mot féminin n'existe pas, qui exprimerait le chef suprême. – La cuisante plaie de son bras l'enfièvre. Tige-d'Or, debout, renouvelle sans cesse l'eau fraîche et les baumes. Sur un escabeau en bois de cèdre, incrusté de nacre, Lée-Line, accablé d'émotion, pleure tout bas, le front dans ses mains.

Fleur-Royale laisse peser sur lui son regard lourd de pensées, et elle dit enfin d'une voix lente, comme si elle achevait tout haut sa rêverie:

– Après tant de jours on te revoit, tu sors de l'oubli de la mort, et l'esprit s'efface devant toi comme en présence d'un fantôme. C'est bien toi cependant, nos yeux n'ont pas encore désappris ta forme. Aussi bien que nous, tu es un rameau de l'antique dynastie des Hung; le même verger a vu croître notre enfance et fleurir notre jeunesse; jusqu'au temps où une rafale bouleversa l'enclos. C'est alors que tu disparus et que l'on perdit toute trace de toi. Explique à présent, prince Lée-Line, cet inconcevable exil, et pourquoi, toi qui brillais parmi les illustres, tu es devenu le pareil des sauvages Miao-Tseu, fils des champs incultes.

– Au Maître tout ce que nous sommes appartient, dit Lée-Line, en séchant ses larmes; lu m'interroges, je dois répondre. Il me faut fouiller, comme la terre d'une tombe que l'on rouvre,

L'oubli amassé sur mon désespoir, il me faut l'arracher au mystère, déchirer son linceul de silence, hélas! ramener au jour l'enseveli avec l'épouvante de le retrouver vivant!.. Tu le veux, il le faut... Oui, nous étions, comme tu l'as dit, des fleurs d'un même arbuste, buvant la même sève, baignés dans le même rayon. Te souviens-tu de l'ardeur croissante qui nous brûlait à mesure que nous découvrions la vie, la beauté des choses, la sagesse des penseurs, la divinité des poètes? C'était comme une nouvelle naissance, l'éclosion de notre esprit. Fleurs d'abord et liés au rameau natal, nous devenions papillons, libres ailes envolées dans la lumière, et, avec une folle ivresse, nous prenions possession du printemps.

– Oui, dit la reine, oh! oui, je me souviens! Tout fut sombre depuis cette aurore, depuis qu'un ouragan dispersa nos ailes, pétales arrachés aux fleurs!.. Des siècles avaient passé, pendant lesquels les maîtres de l'Annam, les conquérants chinois, nous opprimaient au nom de l'empereur suzerain; mais nous étions faits au joug et il nous semblait léger. C'est alors que parut un nouveau gouverneur, qui, dans une frénésie tyrannique, se mit à bouleverser le pays; tout ce qui était noble ou vertueux, tout ce qui s'élevait par l'esprit et le courage, fut abattu, humilié, bafoué; la démente régnait avec la débauche et l'épouvante; le Chinois fut pris en haine...

– Aux Chinois pourtant nous devons le plus beau de nous-mêmes, reprit Lée-Line; en nous asservissant, ils avaient délivré notre esprit de l'ignorance, ils étaient les créateurs de notre âme. Le flot qui nous avait submergés roulait toutes les merveilles: la

poésie, la musique, tous les arts, l'écriture, la science, les rites! Voir s'y mêler une vase putride et empoisonnée! Quel désastre! Mais cela seul ne m'eût pas terrassé... Une autre douleur plus profonde!..

– Une autre douleur?..

– Je parle pour t'obéir, dit Lée-Line, il faudra oublier mes paroles et ne pas s'en courroucer.

– J'oublierai!

Le prince détourna ses regards et dit d'une voix plus sourde:

– Ton père annonça qu'il avait élu pour son gendre un homme de noble race, aimé du peuple: l'illustre Khisak!.. Cette nouvelle tomba sur moi comme la foudre. Je fus l'arbre brûlé jusqu'aux racines, encore debout cependant. Achever de mourir, je ne voulais plus que cela. C'était facile; je n'avais qu'à tendre la gorge, désapprouver d'un geste ou d'un mot les actes du tyran, et le glaive tombait sur moi. Hélas! j'eus peur de l'éternité!.. On m'avait enseigné que les maux du corps finissent avec la vie, mais que les peines morales, notre âme les emporte, pour en souffrir encore dans le temps sans fin. La cruauté de ma douleur m'épouvanta, m'éclaira le danger: la crainte de mourir, avant d'avoir tué mon désespoir, s'empara de moi, m'affola! A la cour, la mort planait sur toutes les têtes. Je m'enfuis de la cour, de la ville, pour me cacher, me perdre dans la foule, disparaître, moins que les moindres, infime parmi les infimes!..

– Pasteur de buffles!.. s'écria Tige-d'Or avec ironie.

La reine se taisait, les yeux troubles, regardant vers les

lointains de ses pensées.

Une trompette sonna dans le camp; un chant mince, aigu, clair comme un rayon et qui sembla percer le mur de satin.

«Gloire à la reine! criait-il, soyons son rempart, veillons sur elle!»

Comme cinglé par cette fanfare royale, le juste orgueil reprit son éclat; les yeux se dévoilèrent, Ba-Tioune-Tiac redevint la volonté souveraine, au masque impassible.

– Parle, Tige-d'Or, dit-elle, enseigne-lui l'histoire de l'Annam en ces trois dernières années.

Et Tige-d'Or parla:

– Je revois, dit-elle, la salle aux colonnes rouges où s'enroulaient des dragons d'or, et les gardes, avec la grimace de leur face peinte; ils tenaient à deux mains, la pointe vers les dalles, leur lance à large lame; je revois, la plume de paon au bonnet, mais le deuil sur le front, les courtisans, debout en face du trône, échelonnés jusque sur les marches qui montaient du jardin, et derrière eux, sur le gravier de la grande allée, porté par deux lions de pierre, le gong de justice, que personne ne frappait plus.

«Celui qui était assis sur le trône et, au nom du Fils-du-Ciel, l'empereur Kouan-You-Ti, gouvernait le pays des Giao-Gi, eût été réprouvé par les tigres comme trop cruel; il usurpait cependant la forme humaine.

«Ce jour-là, à l'ivrogne, à l'infâme, au monstrueux To-Ding, de nouveaux époux, le vertueux Khisak et Fleur-Royale, la belle et pure, devaient, selon les rites, offrir des présents et faire leur

soumission.

«Devant le trône, un lac de sang, sur les dalles, barrait la route; la jeune épouse qui s'avavançait y mira tout à coup son visage épouvanté.

«Un pari effroyable venait de prendre fin. Les courtisans de la débauche et du crime, vautrés sur des coussins, riaient encore, en enfilant des pièces d'or au ruban de leur ceinture.

«Des femmes éventrées gisaient là. En les voyant Khisak ne put retenir un mouvement de colère et de révolte; il fronça les sourcils, serra les poings. La face de To-Ding s'empourpra et un horrible rire découvrit ses dents.

– Te crois-tu le censeur royal, s'écria-t-il, pour oser me montrer une autre expression que celle de l'humilité et du respect? Tu peux y joindre celle de la crainte, car ta longue tête avec ses yeux étroits, ses rares poils gris elles rides d'orgueil qu'a gravées sur ton front une fausse renommée, ne me plaît guère, et toute tête qui me déplaît roule dans le sang.

«Ce fut au milieu d'un silence blême, qui suspendit toutes les respirations, que vibra la réponse de Khisak, ses dernières paroles.

– Celui qui meurt, comme tu mourras, sur le fumier de ses crimes, cria-t-il, peut craindre la fin, car son âme tombe au corps d'un pourceau; mais Là me des sages s'envole auprès des immortels!

– Envoie-toi donc! hurla To-Ding.

«Et aussitôt, sur un signe qu'il fit au bourreau, la tête de Khisak

roula dans la flaque sanglante. «Fleur-Royale ne cria pas, ne fit pas un geste; mais sa lèvre tremblait et son regard était terrible.

«Je m'approchai d'elle pour la soutenir, pour partager son sort, car le glaive abaissé, dont la pointe laissait fuir un serpent rouge, pouvait se relever.

«Ah oui! je la revois cette assemblée, figée dans une stupeur d'effroi! Toutes ces faces de lâcheté, ces rictus qui se croyaient des sourires et, aux pieds de l'épouse, la noble tête aux yeux élargis et dont la bouche ouverte semblait crier un ordre!..

«L'indignation m'étouffait, je ne pouvais la contenir, elle allait déborder de moi-même en insultes et en sanglots, quand Fleur-Royale saisit, par le chignon dénoué, la tête de son époux et s'enfuit en jetant une clameur tellement surhumaine que beaucoup des assistants tombèrent à genoux.

«L'infâme To-Ding s'était levé du trône et il quitta la salle, gagnant en hâte l'intérieur du palais, comme si lui aussi s'enfuyait.

«Moi j'arrachai le glaive encore terni à la main du bourreau et je suivis Fleur-Royale.

«Elle était déjà arrêtée dans la grande allée, devant le gong de justice et tenant toujours par les longs cheveux la tête de Khisak. Tout à coup, cette tête tournoya et vint frapper violemment le disque sonore.

«Oh! les sons lugubres et terrifiants!

«A chaque heurt du crâne, ils s'enflaient, grondaient, roulaient d'échos en échos, bruit d'écroulement, de cyclone, de flots

déchaînés. C'était un prodige. Le ciel parlait, et toute la ville l'entendit.

«On accourait de tous côtés; les gardes jetaient leurs armes, les esclaves se prosternaient, le peuple tendait les bras.

«Et la veuve, avec la tête de l'époux, frappait toujours, et dans le formidable tumulte on croyait entendre les plaintes des opprimés, les cris de fureur, les cris de vengeance.

«To-Ding sortit du palais, le fouet de commandement à la main, au milieu des guerriers chinois de son escorte. Il croyait, par sa présence, imposer le respect, réduire au silence cette populace. Mais lorsqu'il parut au sommet des marches, une telle clameur de haine éclata que le tyran devint pâle et fit un pas en arrière.

«Fleur-Royale cessa de frapper le gong; parmi les armes qu'on avait jetées sur le sol, elle ramassa un arc, prit une flèche dans un carquois et la lança vers To-Ding. Le Ciel conduisait son bras, car la flèche atteignit le monstre qui tomba sur un genou.

– Ma sœur fidèle, va, et tranche-lui la tête, me cria Fleur-Royale. Ce glaive est pour cette action en ta main.

«Aussi prompt que sa volonté, j'obéis à ma sœur; je gravis les marches en deux bonds et, aidée aussi par le Ciel, d'un seul coup je fis tomber la tête de To-Ding.

«Des mandarins annamites avaient saisi à la gorge les guerriers chinois, qui voulaient se porter au secours de leur maître; ils les renversaient et les terrassaient, tandis que je montrais à la foule la tête grimaçante du tyran.

«Fleur-Royale posa le pied sur le corps de ce pourceau qui dégorgeait une cascade rouge du haut de l'escalier.

«Elle fit un geste de la main et un profond silence s'établit.

– Vois, peuple, dit-elle, vois ce que deux femmes ont pu faire: le noble Khisak est vengé, et toi, te voilà délivré de l'odieuse tyrannie qui t'écrase depuis si longtemps. Ce que vos cent mille bras robustes n'ont même pas tenté, nos mains fragiles l'ont accompli. N'avez-vous pas honte? Ne voulez-vous pas achever l'œuvre, prendre votre part de gloire!

«Une seule voix formidable clama:

– Oui, oui, nous le voulons: parle! parle encore!

– Eh bien! jetez loin de vous, et à jamais, les tronçons de la chaîne brisée; redevenez libres, chassez l'envahisseur, le Chinois vorace, chassez-le du palais, de la ville, du royaume; rendez au pays des Giao-Gi l'indépendance qu'on lui a ravie. N'hésitez pas, ne tardez pas: aujourd'hui, à l'instant même, devant ce sang impur qui souille notre sol, choisissez un chef, qui vengera nos ancêtres et vous conduira à la victoire!

– Toi! toi seule! clama la foule, sois le roi, sois le maître: nous l'obéirons, nous te suivrons. «Elle resta un instant silencieuse, les yeux levés vers le ciel, puis elle dit d'une voix ferme et haute:

– Les dieux m'ordonnent d'accepter. Ils me guideront et me soutiendront. Je serai votre volonté et vous serez ma force. Le roi de l'Annam vous le jure ici: Il va vous délivrer et conquérir son royaume!..

«Et Fleur-Royale étend les mains comme pour prendre sous

sa protection tout ce peuple prosterné.

«Oh! les belles journées de batailles! les saintes victoires! les marches glorieuses! Fleur-Royale, sous l'armure et le casque aux ailerons d'or, semblait le génie de la guerre. Quand elle paraissait, l'arc en travers des reins, le glaive au poing, guidant des genoux son cheval ardent, l'armée, fanatisée, se sentait invincible. En moins d'un mois, tous les Chinois qui n'avaient pas péri furent rejetés hors des frontières; soixante-cinq villes se soumirent au roi; l'éléphant qui nous portait dans les triomphes marchait sur la soie et les fleurs.

«Puis l'indépendance reconquise, ce furent les jours heureux, le peuple guéri de tous ses maux, la prospérité revenue sous le règne pacifique, plein d'équité et de sagesse.

«Elle est le roi de l'Annam! Et nul souverain autant qu'elle n'a mérité l'amour de ses sujets.» – Tu as fait cela, sanglotait Lée-Line, le front dans la poussière, aux pieds de Fleur-Royale. Tu os fait cela, sainte héroïne! et moi, misérable, je te pleurais dans la solitude, au lieu d'être là pour le servir, mourir pour toi!..

– Relève-toi, Lée-Line, dit le roi, relève-toi pour me servir... Je te nomme chef suprême de l'armée: le premier du royaume après Tige-d'Or qui est comme moi-même. Tu n'étais pas aux jours de faste et de gloire; muré dans la douleur, telle la larve qu'enferme le cocon étouffant, tu n'as rien vu, rien su de la vie. Tu reviens quand le ciel s'obscurcit, hélas!.. Puisse ton courage soutenir le mien! Écoute: après trois ans d'humiliation muette, la Chine formidable se relève contre nous. Des guerres

civiles absorbaient les forces de l'ennemi: mais les révoltés, les terribles Sourcils-Rouges ont été vaincus, l'empereur Kouan-You-Ti a tourné alors ses regards vers le Sud, et il a ordonné de reconquérir le beau pays des Giao-Gi qui fut si longtemps son vassal. A l'automne dernier la guerre s'est rallumée, guerre d'escarmouches, d'embuscade, de ruses et de fatigues sans fin. Je n'ai pas faibli; l'automne et l'hiver ont passé, les Chinois n'ont rien gagné sur nous. Mais le sang de l'Annam s'épuise et le leur est intarissable; nous sommes comme un lac en face de l'Océan. De funestes présages ont marqué le commencement du printemps: le soc de la charrue s'est brisé, tandis que, selon le rite, je creusais un sillon pour les premières semailles; une sécheresse dévorante brûle les moissons et prépare la disette. Hélas! les Dieux distraits ne me soutiennent plus, l'angoisse serre mon cœur, mes bras se brisent sous un poids trop lourd...

– Je serai ton rempart et ta force, s'écria Lée-Line, je le veux, et tu as bien prouvé, toi, que la volonté peut tout.

La mince fanfare sonna une alarme et les rideaux de la tente brusquement écartés, trois mandarins en armes parurent. C'étaient les ministres les plus fidèles, les plus braves: Koo-hoang, Nhat-ham et Hop-pho.

Fleur-Royale se leva fière et calme, le front intrépide:

– Parlez!

– Les Chinois ont franchi la frontière d'Annam.

– Ils couvrent les montagnes de Langson, emplissent les vallées.

– Lu-Lan, un de leurs chefs les plus vaillants, marche à leur tête.

– Les Dieux marchent avec nous, dit le roi, et comme toujours ils nous conduiront à la victoire. Fais ton devoir, Lée-Line, préparez-vous tous pour une grande bataille. Demain, dès l'aube, nous livrerons un combat décisif. Laissez-moi maintenant seule avec ma sœur; nous passerons la nuit en prières.

Le roulement des chars de guerre, répercuté par les gorges des montagnes, le piétinement cadencé des chevaux en marche, le heurt des armes, les ordres hurlés par des voix rauques, les galops précipités sur les pentes vertes des collines; puis la mêlée furieuse, sous les étendards qui flottent et le hérissément des lances¹!

L'océan chinois a débordé dans les vallées de l'Annam, mais la libératrice du royaume se dresse devant lui comme une digue, l'empêche d'aller plus loin, le repousse.

Elle conduit le centre de l'armée, Tige-d'Or commande l'aile droite, Lée-Line l'aile gauche.

Et les heures brûlantes s'écoulent, la lutte s'acharne sans répit. C'est la confusion, le carnage, le délire du désespoir.

Cependant Lée-Line fait des prodiges. Peu à peu devant lui l'ennemi recule, harcelé par ses deux glaives qui semblent des serpents furieux dont chaque morsure ouvre une fontaine sanglante.

Mais, hélas! que de morts, que de vides dans l'héroïque armée

¹ Cette bataille fut livrée l'an 42 de notre ère.

de Fleur-Royale! Un contre dix au début du combat, les soldats de l'Annam ne sont plus qu'un contre cent. Et pourtant, ce sont eux à présent qui marchent sur la terre chinoise: ils refoulent dans les gorges étroites les guerriers du Fils-du-Ciel.

Ceux-ci, harassés d'avoir tant tué, ont l'air de céder, de s'enfuir. Leur chef Lu-Lan, blessé au visage, du geste et de la voix les entraîne en arrière et bientôt tous s'éloignent, disparaissent, abandonnent le lieu du combat.

– Lée-Line! Lée-Line! Fleur-Royale l'appelle: elle est blessée, blessée à mort!

Tige-d'Or a rejoint le prince qui poursuivait l'ennemi, et Lée-Line, avec un sursaut douloureux, s'arrête court, tourne bride, revient ventre à terre.

La reine est restée à cheval, si pale qu'elle semble une statue d'ivoire. On lui a enlevé sa cuirasse pour comprimer sous les plis d'une écharpe sa poitrine qui saigne. Dans l'ardeur du combat ses cheveux se sont dénoués sous le casque; l'héroïsme et la fièvre font resplendir ses yeux.

– Merci, Lée-Line, dit-elle, je te dois ces dernières heures de victoire. C'est grâce à toi que mon sang, comme un sceau royal, a mis sa marque sur le sol ennemi. La fin est venue pourtant, et c'est ici l'adieu suprême!

– L'adieu!.. non, pas entre nous: me voici, et où tu iras, j'irai.

Leurs chevaux se touchent, Lée-Line soutient de son bras la reine qui défaille et appuie sa tête lasse sur l'épaule du guerrier.

– La vie nous a séparés, dit-elle, puisse la mort nous réunir.

Regarde dans mon cœur, la blessure, en ouvrant ma poitrine, l'a mis à nu... Regarde, tu y verras ton image; il était le temple où je gardais ton souvenir. O compagnon de mon printemps!

– Ah! ne restons pas sur la terre! s'écria Lée-Line, ce n'est plus notre place: le pasteur de buffles est devenu l'égal des dieux.

– Tes yeux brillent comme des phares à l'entrée des pays célestes; ils m'annoncent le repos délicieux après la tempête.

– Alerte! cria Tige-d'Or.

Une colère trembla dans sa voix.

– Tu es toujours le roi de l'Annam, tu n'es pas libre encore; avant la mort, veille à ta gloire.

Et elle cravacha les chevaux, pour déchirer cet adieu qui commençait l'éternité.

– Tout n'est donc pas fini! dit la reine, qu'y a-t-il?

Des éclaireurs étaient là, revenus en hâte, haletants.

A quelques minutes de marche, une armée formidable s'avançait. Le général Ma-Vien, le plus illustre des chefs chinois, dont la fille avait épousé l'héritier du ciel, la conduisait. Toute cette horde, que l'on avait vaincue, n'était que l'avant-garde de l'armée véritable.

– Quelques centaines de soldats blessés et harassés, c'est tout ce qui nous reste, dit Tige-d'Or.

– Ah! je ne veux pas tomber entre les mains de l'ennemi! s'écria Fleur-Royale. Je dois mourir sur la terre d'Annam, reconquise par moi, reperdue aujourd'hui, hélas! C'est ce sol sacré qui doit boire mon sang. C'est dans l'air natal que doit

s'exhaler mon souffle. Sauve-moi, Lée-Line, protège ma fuite: sois pareil aux dieux, barre la route à toute cette armée, qu'elle me laisse le temps d'atteindre la rivière du Cam-hé.

– Je le ferai, dit le prince: emmène tous ces soldats hésitants, qu'ils soient ton escorte. Seul je défendrai ce défilé, assez de temps pour que tu atteignes la rivière, et après, je le jure, j'irai te rejoindre. Tu m'as enseigné par l'exemple que la volonté peut tout.

– Adieu donc, dit Tige-d'Or, tu me retrouveras aussi.

– A bientôt, cria la reine, la récompense nous attend.

Et les chevaux s'enfuirent au galop, tandis que Fleur-Royale, retournée sur sa selle, vers Lée-Line, du doigt lui montrait le ciel...

Sous l'ombre épaisse des banians séculaires aux colossales ramures, deux par deux, les bonzesses marchaient, le front grave, laissant traîner sur les dalles disjointes de la chaussée leur longue tunique grise à manches très amples. A droite et à gauche, elles montent lentement les escaliers de pierre qui conduisent au terre-plein de la pagode.

Une grosse cloche gronde et tinte à coups irréguliers.

On voit s'étager les toitures du temple, les trois toitures pourpres de moins en moins larges, dont les angles se relèvent comme des pointes d'ailes. Sur les arêtes sont sculptés le dragon Long et l'oiseau Foo-Ouan. Plus haut que l'édifice les arbres géants étendent leurs branchages touffus.

Deux éléphants noirs, en terre peinte, pourvus de défenses

naturelles, flanquent la porte du sanctuaire qui creuse un carré sombre comme la bouche d'une caverne. Les bonzesses apparaissent un instant, blanches sur cette ombre, puis elles s'enfoncent dans la nuit. A l'intérieur, la lumière du jour ne pénètre pas. De grands flambeaux et des lanternes de soie éclairent les draperies rouges qui voilent l'autel sur ses quatre faces et dont les plis somptueux tombent des hauteurs obscures. A droite et à gauche, de petites chapelles, fermées par des stores transparents, laissent voir confusément des statuettes dorées, et, entre les chapelles, sur les murailles, sont sculptés des tigres, des tortues géantes, des chevaux ailés. Une femme au noble visage sous ses longs cheveux blancs, la supérieure des religieuses, est accroupie sur une natte, en avant de l'autel. Toutes les bonzesses se rangent en demi-cercle autour d'elle et s'accroupissent chacune sur une natte.

La cloche cesse de tinter, laissant ses dernières vibrations trembler longtemps. La supérieure fait un geste et les rideaux de pourpre, s'enroulant sur eux-mêmes, remontent vers le plafond invisible.

Sur un piédestal de marbre, deux statues colossales apparaissent, deux femmes agenouillées, les mains tendues vers le ciel. L'une est vêtue d'une robe de satin jaune, l'autre d'une robe de soie rouge. Une mitre extrêmement haute, surchargée de fleurs d'or, les coiffe. De chaque côté des inscriptions disent le nom des déesses:

BA-TIOUNE-TIAC, BA-TIOUNE-NHI

Sur les tables des offrandes, couvertes de vases précieux et de flambeaux allumés, les desservantes entassent des fruits et des fleurs; d'autres jettent sur les braises des grandes cassolettes de bronze, les bois odorants dont la fumée monte en minces filets qui oscillent.

Un gros livre, posé sur un pupitre, est ouvert devant la supérieure.

– Aujourd'hui, jour anniversaire de la grande bataille, dit-elle, je dois vous dire le récit de la sainte mort du Prince à la Tête Sanglante.

Et en balançant un peu son corps, au rythme de la mélopée, elle psalmodie d'une voix monotone:

«Cent mille guerriers! Cent mille guerriers! Ils couvrent les sommets, les pentes, les vallées. «Les fils du Dragon viennent pour dévorer l'Annam. Ils veulent saisir les deux femmes sublimes qui leur ont infligé tant de défaites et les ont chassés du beau royaume qu'ils avaient conquis.

«Cent mille guerriers! Cent mille guerriers chinois! Ils atteignent l'étroit défilé qu'il faudra franchir pour entrer dans le triste pays d'Annam.

«Un seul homme est là qui barre la route, un seul homme vivant. Mais toute une foule de morts qui défendent encore leur roi, car, remis debout, ils obstruent la route et font face à l'ennemi

avec des visages effroyables.

«Le vivant, c'est le prince Lée-Line, qui a juré d'arrêter toute cette armée assez longtemps pour que les deux sœurs royales puissent atteindre la rivière Cam-hé.

«Cent mille guerriers! Cent mille guerriers chinois! Le prince lance des flèches et fait des morts parmi eux. Et les morts ennemis qui s'entassent, barrent aussi la route.

«Des milliers de flèches volent vers le prince, mais elles ne l'atteignent pas; il les saisit au vol et les renvoie à l'ennemi, de sorte qu'il ne manque jamais de flèches.

« – C'est un prodige! crient les assaillants. Et le prodige dure jusqu'au soir.

«Alors, plein de colère, le général Ma-Vien s'avance lui-même, il franchit les morts et vient combattre le prince.

« – Je peux mourir à présent, dit Lée-Line, j'ai tenu mon serment, les deux sœurs ont atteint la rivière.

«Il lutte encore, pourtant; mais Ma-Vien le frappe de son glaive, l'atteint au cœur; puis lui tranche la tête.

«Cent mille guerriers! Cent mille guerriers chinois! toute l'armée victorieuse a passé sur le corps du prince; elle s'éloigne par les pentes, par les vallées, disparaît.

«Alors le héros se relève. Il ramasse sa tête sanglante et la replace sur son cou sanglant.

«Et d'un pas rapide il marche, il marche vers la rivière de Cam-hé.

«De grosses gouttes de sang tombent sur sa route, sa tête

sanglante pleure de grosses larmes rouges.

«Mais dès qu'une de ces gouttes touche la terre, un cheval ailé s'envole, l'emporte au ciel, laissant à la place où elle est tombée un bloc de pierre qui a la forme d'un cheval ailé!

«Le Prince à la Tête Sanglante a atteint la rivière de Camhé. Une foule d'hommes et de femmes pleurent agnouillés sur la route; ils contemplent deux mortes, couchées sur un radeau de fleurs qui lentement remonte le courant.

Ils pleurent: ils ont reconnu le roi de l'Annam et sa sœur héroïque. Ils s'efforcent d'attirer les corps sur le rivage, mais ils ne peuvent y réussir: la force de tant de bras est impuissante. «Mais le Prince à la Tête Sanglante s'avance et, aussitôt, de lui-même, le radeau de fleurs s'approche, touche la rive.

«Alors le Prince se couche aux pieds des deux saintes et sa tête sanglante roule de ses épaules.

«A la place même où eut lieu le miracle, on éleva la Pagode des Deux Princesses, qui nous abrite encore aujourd'hui et où ma voix chante pour vous.

«Les colonnes orgueilleuses élevées par le chef chinois et qui disaient: «L'Annam périra le jour où elles seront renversées», ont disparu depuis longtemps.

«Mais les noms de Ba-Tioune-Tiac et de Ba-Tioune-Nhi sont encore dans tous les cœurs, sur toutes les lèvres. Les deux héroïnes, devenues déesses, veillent sur l'Annam sans se lasser jamais.

«Car il y a aujourd'hui mille huit cent cinquante-sept années

que le Prince à la Tête Sanglante vint tomber aux pieds des sœurs glorieuses.»

UNE DESCENTE AUX ENFERS

Un jour la belle Miou-Chen s'éveilla d'un long sommeil. Elle était dans une forêt sauvage, couchée sur des lotus; à ses pieds dormait un tigre couleur de jade.

Tandis qu'elle promenait autour d'elle ses regards surpris, elle vit venir entre les arbres un jeune garçon à la peau brune et luisante qui portait un étendard claquant dans l'air et froissant le feuillage.

L'enfant s'approcha d'elle, et, appuyant sur le sol la hampe de sa bannière, il la salua.

– Je viens à toi par l'ordre du seigneur des enfers, dit-il; le grand Roi de Jade admire ta sagesse, et si ton courage est sans défaillance il consent à te laisser franchir la porte de la terrible cité de Fou-Tou-Tchan et visiter son royaume.

Miou-Chen se leva sans trembler, et à travers la sombre frondaison, regarda les étroits lambeaux du ciel bleu.

– En quelque lieu que je me trouve, tant que ma vertu ne faiblira pas, le maître du ciel me protégera, dit-elle.

– Viens donc, dit le jeune garçon, en soulevant la bannière sanglante, le roi des dix enfers t'attend près du pont d'or de Pou-Tien!

Bruyamment il se fraya un chemin à travers les branches et Miou-Chen le suivit.

Ils sortirent de la forêt et entrèrent dans une vallée solitaire.

Après avoir marché quelque temps, Miou-Chen aperçut un homme assis sur le sol, à l'entrée d'une grotte, et elle s'arrêta surprise, car cet homme était entouré d'une bande de démons qui l'assaillaient, tandis que des scorpions escaladaient son corps. A sa gauche des êtres aux corps de léopards, aux faces effroyables, remuaient des chaînes rougies au feu et secouaient des serpents furieux. Une affreuse diablesse, les seins pendants, la tête chauve, les muscles décharnés, tenait une grenouille par la patte et avec un rire stupide et édenté la faisait gigoter devant les yeux du patient. A sa droite deux jeunes filles d'une beauté surhumaine, magnifiquement parées, mais laissant entrevoir sous leur robe une queue de renard et des pieds difformes, faisaient luire leur beau sourire et leurs regards caressants, tandis que leurs lèvres roses murmuraient de douces paroles.

Miou-Chen dit à renvoyé du roi des enfers:

– Quel est cet homme malheureux?

– Cet homme est le sage Ma-Min. Le grand Roi de Jade lui a envoyé ses diables pour le tenter.

Alors Miou-Chen s'approcha du sage:

– O! Ma-Min, dit-elle, je vois ta pensée immaculée monter de ton front comme une vapeur et former la nuée glorieuse qui t'élèvera au royaume des immortels.

Puis la jeune fille continua sa route vers les enfers. Elle arriva dans la province de Sée-Tchoen, et atteignit le pont d'or qui aboutit à la porte de l'enfer. Comme elle allait le franchir, elle fut contrainte de reculer par une foule tumultueuse d'hommes et

de bêtes qui accourait de l'autre extrémité du pont. Et comme elle s'étonnait:

– Tu vois ici ceux qui reviennent à la vie sous une forme nouvelle, lui dit son jeune guide: ces rois superbes étaient autrefois pauvres et vertueux; ces mendiants difformes furent pleins d'orgueil; ces reptiles qui se traînent en sifflant ont été des hommes envieux et sournois; ces oiseaux étaient de jeunes fous au cœur léger et insouciant; quant à cette bande d'ânes qui ruent et braillent, ce sont pour la plupart d'anciens fonctionnaires sans probité.

Lorsque le troupeau bruyant se fut éloigné, Miou-Chen passa le pont et se trouva devant la porte voûtée et jaune, comme une porte impériale, de Fou-Tou-Tchan la cité sévère. De chaque côté de l'entrée deux démons, l'un ayant une tête de bœuf, l'autre une tête de cheval, faisaient sentinelle; un troisième être couleur de suie, et dont la tête était en fer, balayait le seuil. A l'approche de la jeune fille il s'écarta et les portes s'ouvrirent. Elle entra; derrière elle, avec un retentissement plaintif, les lourds battants retombèrent.

Elle longea les larges rues de la ville de justice, suivant la foule des nouveaux morts que des soldats poussaient vers le palais des jugements suprêmes. Elle vit à l'angle des carrefours ainsi que des monceaux de débris inutiles, de vieux registres déchirés, des instruments de torture rompus par l'usage, et qui n'étaient plus bons; mais plus loin des forgerons actifs battaient l'enclume et tordaient le fer.

Le jeune garçon qui guidait Miou-Chen pénétra dans la salle d'un vaste palais, et la jeune fille après lui. Elle aperçut alors le Roi de Jade sur son trône, elle admira sa coiffure frangée de perles et son visage couleur d'orange mûre, respirant la franchise et l'équité. En face de lui, sur une estrade, se dressait le tribunal dernier auquel siégeait le grand juge Loun-Yo, sous deux bannières flamboyantes d'étoiles, assisté de nombreux serviteurs feuilletant et mettant en ordre les dossiers des morts appelés. Tout autour de la salle étaient assis les mandarins de l'enfer: Fou-chou, porteur de la lance à trois dards; Pen-Tchan, le gourmand, le pou-sah de la bonne chère; Ti-Tsan, prêtre du culte infernal, et Ta-Tcha, l'espion nocturne qui enregistre les insomnies et les rêves criminels.

Le Roi de Jade salua Miou-Chen et lui dit:

– Veux-tu, jeune fille, descendre avec moi les soixante-douze degrés de l'enfer.

Elle fit signe que oui et le roi se leva de son trône. Miou-Chen vit alors au milieu de la salle un gouffre béant, et les premières marches d'un escalier de pierre. Le roi commença à descendre; elle le suivit et s'enfonça tremblante et pâle dans les lourdes ténèbres de l'enfer.

Bientôt, des hurlements et des sanglots s'élevèrent comme une bouffée amère. La jeune fille vit au-dessous d'elle un précipice peuplé de serpents, de dragons et de monstres furieux: un pont étroit le traversait et était gardé par le démon de cet enfer assisté d'un guerrier à tête de bœuf, portant un écriteau où l'on voyait

écrit: «le Bien et le Mal». Les damnés étaient poussés vers ce pont et, trébuchants, pleins d'épouvante, ils tombaient, avec des cris d'horreur, sur les gueules béantes et avides.

– Ceci est la première région de la pénitence, dit le roi; tu vois les ambitieux cruels et gonflés d'orgueil.

Et il continua à descendre.

Elle vit alors un démon pâle et immobile assis sur un trône de glace, le corps couvert de neige; autour de lui était un lac glacé, et, comme prises dans des cangues de cristal, les têtes violacées des condamnés, dont les dents claquaient avec un bruit sinistre, dépassaient à des intervalles égaux la surface dure de l'étang.

Miou-Chen pleurait et ses larmes se figeaient sur ses cils.

– Ces hommes sont les avarés et les riches implacables, qui laissèrent mourir de froid, à la porte de leur palais, les mendiants qui suppliaient, dit le Roi de Jade.

Ils atteignirent le troisième enfer où étaient torturées des femmes attachées à des poteaux. Plusieurs démons au corps sanglant leur arrachaient les entrailles et les remplaçaient par des charbons ardents, ensuite ils recousaient la peau.

– Celles-ci sont les épouses adultères. Que leurs entrailles coupables subissent le remords brûlant:

Et le roi s'enfonça vers la quatrième région. Là se trouve une vaste mer de sang, dans laquelle se débattent une foule d'hommes et de femmes, tandis que sur ses flots épais navigue la nacelle du diable de cet enfer. Ce diable était entièrement vêtu de blanc et portait sur la tête un immense chapeau conique. Lorsque les

damnés s'approchaient pour escalader la barque, il écarquillait les yeux, tirait la langue, et en se tordant de rire les repoussait d'un coup de pied. – Tu assistes au supplice des débauchés et des femmes de mauvaises mœurs, dit le roi: ce diable blanc, c'est Ti-Fan, qui préside aux orages.

Miou-Chen descendit encore quelques marches, et vit le cinquième enfer, dont le sol est pavé de glaives et de lames tranchantes, sur lesquels les démons font courir sans relâche les juges iniques et les calomniateurs.

Le sixième enfer est le plus terrible. Le diable qui le régit, avec sa face borgne couleur d'ébène, hérissée de poils rouges, est le plus redoutable des diables. Sous ses ordres, les damnés, emprisonnés dans une auge de bois, sont sciés lentement et méthodiquement avec une soie édentée.

En pénétrant dans cette région, Miou-Chen soupira, et mit la main sur ses yeux, mais le Roi de Jade lui dit:

– Ne gémis pas ainsi, jeune fille, car ces hommes sont des parricides.

Elle descendit rapidement l'escalier lugubre et atteignit le septième enfer où les victimes hurlaient dans l'huile bouillante.

Ceux-ci sont les empoisonneurs.

La jeune fille, le cœur plein de tristesse, versant des flots de larmes, arriva au huitième cercle, et vit qu'un énorme coutelas, se levant et s'abaissant, tranchait en mille morceaux le corps des voleurs et des assassins.

Dans la neuvième région infernale, des meules de fer broyaient

les incendiaires, tandis que des chiens furieux léchaient le sang et arrachaient les lambeaux de chair aux suppliciés.

Elle atteignit enfin le dernier des dix enfers, où l'on brise les dents dans la bouche des menteurs, et où les langues sont arrachées avec des fers rouges. Là, elle se jeta à genoux, et tordant ses bras, cria:

– A-Mi-To-Fo!²

Puis, perdue dans une prière ardente, elle demeura longtemps immobile.

Alors, lentement une pluie de lotus descendit sur le sol; de cercle en cercle, on entendit les cris de rage des démons et le bruit des instruments de torture qui se brisaient; les damnés délivrés de leurs souffrances entonnèrent des chants d'allégresse dont le bruit s'envola vers le ciel occidental.

Miou-Chen est vénérée aujourd'hui, en Chine et au Japon, sous le nom de Kouanine ou Kouan-Chi-In. C'est la Déesse de la Miséricorde.

² O grand Bouddha!

LA TUNIQUE MERVEILLEUSE

HISTOIRE CHINOISE

I

Un matin du plus froid hiver dont se souviennent les habitants de Nankin, une bande de jeunes gens descendaient de la ville noble vers le faubourg de Tsié-Tan, avec un grand bruit de voix et d'éclats de rire. Il faisait à peine jour, aucune boutique ne s'ouvrait encore; les rues étaient désertes, et un tel froid retenait au lit les dormeurs que, pour être levé à une pareille heure, il fallait ne pas s'être couché.

C'était le cas de ces jeunes hommes, qui faisaient claquer leurs semelles sur les dalles des rues et conversaient bruyamment sans respect pour le sommeil d'autrui; ils venaient de boire et de se divertir toute la nuit, à l'occasion du mariage d'un de leurs amis. Échauffés par le vin de riz, ils ne sentaient pas le froid, contre lequel les protégeaient d'ailleurs les plus belles et les plus chaudes fourrures. Les uns avaient leur manteau de soie doublé de renard noir, d'astrakan blanc, de rat de Chine; les autres, de peau de lynx, de cerf ou de pélican: un seul portait, comme s'il eût été

prince, du dragon de mer, cette merveilleuse fourrure qui n'a pas sa pareille. Tous avaient des bottes de satin noir fourrées et des capuchons de velours, plus ou moins brodés, par-dessus leur calotte.

Ces jeunes gens étaient arrivés au faubourg Tsié-Tan, tout en continuant à rire et à causer. – Chut! mes amis, nous approchons, dit, un doigt sur ses lèvres, celui qui marchait en avant. Ce jeune homme était le moins somptueusement vêtu de la joyeuse bande, mais c'était le plus charmant de visage et de tournure.

– Bambou-Noir, a raison, dit un autre; adoptons l'allure silencieuse des poissons qui glissent dans le fleuve blanc.

Tous se turent et se mirent à marcher, avec des précautions exagérées, le long de la muraille. – Voici la maison de Rouille-des-Bois, reprit Bambou-Noir, cent pas plus loin.

Bambou-Noir appela d'un geste un domestique qui suivait à quelque distance les jeunes seigneurs. Le domestique s'avança; il portait un rouleau de papier de diverses couleurs et un pot à colle.

On déroula les papiers, et, avec des rires étouffés, les jeunes fous s'approchèrent de la maison désignée par Bambou-Noir.

Elle était d'assez belle apparence, mais délabrée et mal entretenue. L'émail vert de la petite toiture, retroussée aux angles, qui formait auvent au-dessus de la porte, était écaillé et manquait par places, les murs se fendillaient, et l'on ne distinguait plus de quelle couleur ils avaient été peints, sous les mille éclaboussures qui la couvraient. La rouille dévorait la tortue de fer qui servait de marteau; on voyait enfin que

le propriétaire refusait à sa demeure les réparations qu'elle réclamait impérieusement.

Une affiche, d'un beau rouge pourpre éclatant, apparut bientôt sur le ton sale de la porte. De gros caractères, élégamment tracés, s'alignaient en colonnes.

«Chaque être, chaque chose, disaient-ils, porte le nom qui lui convient; jamais on n'a vu une souris se faire appeler cheval, ni un monceau de fumier prendre le nom d'une fleur parfumée. Alors, pourquoi Rouille-des-Bois, le vénérable propriétaire de cette maison, n'est-il pas nommé: l'Avare, le Ladre, l'Esclave-de-Ses-Sacs, ou de quelque autre titre analogue?»

Une affiche bleue s'était étendue au-dessous de l'affiche rouge.

«Écoutez une jolie histoire, disait celle-ci. Un vénérable avare du faubourg de Tsié-Tan fut prié à dîner par un seigneur de la haute ville: l'avare accepta l'invitation, et, le jour venu, mangea avec grand appétit et but au point qu'il fallut le rapporter chez lui. Les convives qui assistaient au dîner se hâtèrent, l'un après l'autre, de rendre au noble seigneur sa politesse; chaque fois l'avare fut invité, et il dîna successivement chez tous les convives du noble seigneur. Depuis lors, bien des lunes se sont écoulées, et, chaque matin, le noble seigneur interroge ses domestiques:

« – N'est-il pas venu une invitation de la part du vénérable avare?

« – Non, maître.

«Et le seigneur fronce le sourcil. Quelquefois il fait battre ses

domestiques, mais ceux-ci jurent, sur les mânes de leurs ancêtres, qu'ils n'ont point égaré l'invitation, car elle n'est jamais venue. A-t-on jamais entendu parler, dans l'Empire du Milieu, d'un pareil oubli des convenances?»

Le jeune homme dont les épaules étaient élargies par la douce épaisseur de la peau du dragon de mer, s'appuyait sur Bambou-Noir, et relisait la seconde affiche.

– Ami! ami! dit-il à demi-voix, faut-il que nous t'aimions pour nous exposer ainsi à nous voir forcés de goûter à la cuisine de ton oncle vénérable!

– Certes, dit Bambou-Noir, l'ordinaire des mendiants et des vagabonds, qui sortent le matin de la maison des Plumes-de-Poules³ est préférable à celui où l'avarice a réduit ce malheureux homme; le fricot que se préparent les prisonniers, de leur main un instant désenchaînée, vaut mieux encore que celui fricassé par le pauvre Cerf-Volant, son domestique, qui a bien de la vertu de ne pas dévorer, avant de la servir, la maigre pitance, dont il n'a que les restes.

– Aïe! aïe! Tu nous épouvantes, dit l'un des jeunes gens, mais nous serons courageux. Que ne ferait-on pas pour obliger un ami?

– Je ne veux pas votre mort, dit Bambou-Noir, en riant; n'allez pas oublier de dîner copieusement avant de vous rendre à l'invitation de cet avare.

– Bon! bon! Nous dînerons d'avance, dirent les jeunes

³ C'est une sorte d'asile public où dorment les mendiants et les vagabonds. Il se compose d'une seule pièce dont le sol disparaît sous un amas de plumes de poules.

seigneurs, en étouffant leurs rires. — Éloignons-nous, dit l'un deux; voici que l'on commence à ouvrir les boutiques et le soleil fait étinceler le givre au bord des toits.

Bambou-Noir poussa un soupir et leva les yeux vers les treillis d'une fenêtre.

— Tu vas réveiller Perle-Fine, avec tes soupirs, dit le jeune homme aux belles fourrures.

— Ah! si je pouvais voir seulement le bout de son ongle, ou l'ombre de sa petite main, sur le papier de la fenêtre.

— Allons, patience! Si notre complot réussit, Perle-Fine sera bientôt ta femme.

Tous les jeunes gens s'éloignèrent et, avant de disparaître à l'angle d'une rue, ils jetèrent un dernier coup d'œil à la maison de Rouille-des-Bois.

Quelques passants s'étaient arrêtés devant les affiches et les lisaient, en se tenant les côtes de rire. L'un deux souleva le marteau de la porte et le laissa retomber bruyamment, puis tous s'enfuirent, dans toutes les directions.

II

Une vieille tête pointue et maigre, qui semblait taillée dans un ivoire centenaire, se glissa par l'entrebâillement d'une fenêtre et regarda en dehors. Au même moment un serviteur ouvrit la porte et promena ses regards surpris sur la solitude de la rue.

Ce serviteur était un jeune garçon, mince comme une tige de

bambou, long, effaré, silencieux. Dès la première lune d'hiver, gelé jusque dans la moelle de ses os, il tremblait toujours comme un chien mouillé, mais ne s'imaginait même pas qu'on pût songer à se chauffer. Rouille-des-Bois l'avait élevé. A l'appel de son maître il se précipitait désespérément, les bras étendus, comme si un malheur était arrivé, et recevait l'ordre sans rien dire. Il remuait seulement ses grands yeux épouvantés et reparlait subitement avec le même geste de désespoir. Pour lui, la vie était quelque chose d'incompréhensible et de terrible.

A la vue de ces affiches bariolant la porte, il sortit de son mutisme: les bras au ciel, il poussa une longue exclamation.

– Qu'est-ce donc, Cerf-Volant? dit le vieillard qui regardait d'en haut.

– Venez, s'écria Cerf-Volant, qui ne savait plus par quel geste exprimer son effroi.

Rouille-des-Bois retira sa tête, ferma la fenêtre et descendit. On entendait des grincements de clefs et de verrous tirés.

– Quoi donc? quoi donc? dit l'avare en apparaissant dans le cadre de la porte. Nous a-t-on volé la tortue de fer, ou quelque autre ornement extérieur?

Cerf-Volant attira son maître dehors et referma à demi la porte, pour bien la mettre en lumière; puis il appuya ses mains sur ses tempes, comme s'il eût voulu empêcher sa tête d'éclater en face d'un pareil malheur.

– Oh! oh! s'exclama l'avare, prend-on ma maison pour le pilier public, ou bien, quelque poète sans renommée a-t-il choisi ma

porte pour éditeur? En ce cas, il me payera une redevance.

Et Rouille-des-Bois, tirant de la manche de sa houppelande, en peau de mouton, râpée jusqu'au cuir, une énorme paire de lunettes, se la campa sur le nez.

A mesure que le sens des caractères arrivait à son esprit, le visage de l'avare s'allongeait démesurément, comme s'il eût été reflété par une de ces boules en cuivre poli qui ornent les balustrades.

– Hein! on m'insulte, murmura-t-il; on me couvre de honte, on me déshonore, moi, un homme vénérable, qui ai passé soixante ans et qui mérite le respect! Avare! ladre! et cela parce que je suis pauvre et économe!

Les passants, de plus en plus nombreux, s'arrêtaient curieux.

Rouille-des-Bois arracha les affiches et fut sur le point de les jeter dans le ruisseau; mais il se ravisa en songeant que l'on pourrait en faire du feu. Il rentra chez lui en fermant la porte avec colère.

– Que se passe-t-il donc, mon oncle? Pourquoi sembles-tu irrité? dit une jeune fille toute pâle de froid, qui entra d'un autre côté dans le salon d'honneur, au moment où Rouille-des-Bois y pénétrait.

– Faites donc le bien, s'écria le vieillard, très animé, recueillez des orphelins, comme j'ai recueilli Perle-Fine, soyez poli avec tout le monde, charitable comme Miaou-Chen⁴, – n'ai-je pas, l'an dernier, distribué un bol de riz entre toute une armée de

⁴ La déesse de la Compassion.

mendiants? – pour être traité comme l'on me traite, pour recevoir cette récompense!

Et il jeta au milieu du salon les deux affiches dont il avait fait une boule.

Perle-Fine les ramassa et les dépla. Tandis qu'elle les lisait, en tachant de reconstruire le sens à travers les déchirures, Cerf-Volant jeta quelques charbons ardents dans un grand réchaud de cuivre, à moitié empli de cendres. Mais ce maigre feu, par un froid pareil, était une amère ironie; il semblait geler lui-même dans cette grande pièce glaciale, que cinquante réchauds eussent à peine chauffée.

Cette salle avait été décorée, jadis, par les parents de Rouille-des-Bois, et gardait encore un air d'élégance. Une frise de bois rouge, toute découpée, courait autour des murs, près du plafond, où des poutrelles, autrefois peintes et dorées, s'entrecroisaient. La tenture était une vieille étoffe toute déteinte, mais on apercevait encore des traces de broderies. Seuls les meubles en bois de fer sculptés s'étaient embellis en vieillissant, mais quelques-uns boitaient. Dans un enfoncement, élevé d'une marche, apparaissait le banc d'honneur, sur lequel on fait asseoir les visiteurs; il était recouvert d'un petit matelas, plat comme une galette, que cachait une natte en fibre de bambou, toute effiloquée. C'était dans ce coin, un peu abrité des vents coulis, que Perle-Fine se tenait le plus souvent; elle transportait là le réchaud et déployait devant l'ouverture de l'enfoncement un vieux paravent dont la laque s'écaillait. Des poutrelles du plafond

pendaient çà et là quelques grosses lanternes poussiéreuses.

– Eh bien! mon oncle, dit Perle-Fine, en levant vers Rouille-des-Bois ses grands yeux obliques, frangés de cils superbes, il est bien facile de faire cesser cet affreux scandale; il faut rendre à vos amis la politesse qu'ils vous ont faite.

– C'est cela que tu as trouvé? dit le vieillard, en haussant les épaules.

– Songez à votre dignité. Oseriez-vous paraître dans la rue, avec la crainte d'être insulté par les passants?

– Puisque j'ai arraché les affiches, on ne les lira pas.

– Peut-être les a-t-on lues déjà, dit la jeune fille.

Rouille-des-Bois baissa la tête un instant, mais il n'était pas encore bien convaincu.

– Cerf-Volant! s'écria-t-il, va donc rôder sur le marché, et tâche de savoir si l'on est au courant de mon malheur.

Cerf-Volant leva les bras au ciel et s'enfuit. L'avare se mit à marcher à grands pas par la chambre autant pour se réchauffer que pour calmer son agitation. Mais le jeune serviteur ne demeura pas longtemps absent; il rentra précipitamment, tout effaré, les vêtements souillés de neige à demi fondue.

– Savoir, dit-il, Méchants!.. Battu!..

Le pauvre garçon, lui, était avare de paroles; il ne prononçait jamais qu'un mot à la fois.

– Comment! on t'a battu, mon pauvre Cerf-Volant? dit Perle-Fine.

Cerf-Volant fit signe que oui et montra les projectiles de neige

qui s'étaient écrasés sur lui. – Il faut se soumettre, dit Rouille-des-Bois, en soupirant; ils seraient capables de me traiter de même. Tous ces gens-là veulent ma ruine et ma mort.

– Voyons, mon oncle, vous ne mourrez pas pour avoir donné un dîner, une fois dans votre vie.

– Ah! toi, si on t'écoutait, s'écria l'avare, nous serions bientôt réduits à la mendicité. On dirait vraiment que tu me crois riche.

La jeune fille eut un sourire, mais, sans répondre, elle alla prendre du papier rouge dans un tiroir.

– Allons, faites vos invitations, dit-elle.

– Voilà bien longtemps que je n'ai tenu un pinceau, dit Rouille-des-Bois, la main me tremble, écris toi-même.

Perle-Fine s'assit et saisit le pinceau entre ses petits doigts aux ongles longs.

L'opération fut laborieuse: à mesure que Cerf-Volant délayait le bâton d'encre, l'encre gelait. La jeune fille disait tout haut les noms qu'elle traçait sur le papier rouge. Chaque nom arrachait un soupir à Rouille-des-Bois.

– Celui-là, c'est un avale-tout, disait-il, il mange jusqu'à ce qu'il étouffe; cet autre est altéré comme le sable des steppes de Tartarie; quant à celui-ci, il jette à poignées les liangs d'or comme si c'étaient des cailloux: le jour où j'ai dîné chez lui, on n'a pas servi moins de quatre-vingt-douze plats; te souviens-tu, Cerf-Volant?

– Oui!.. fit Cerf-Volant, les yeux au ciel.

Il avait partagé avec les autres serviteurs les reliefs du festin, et

s'était donné ce jour-là une délicieuse indigestion, la seule qu'il eût eue de sa vie.

– N'oublions pas d'inviter le seigneur Bambou-Noir, dit la jeune fille. Il a la langue bien pendue, et, tandis qu'il parle, on oublie de manger.

Cette raison sembla décider Rouille-des-Bois, qui avait fait d'abord un geste de dénégation. – A-Mi-To-Fo! s'écria-t-il, lorsque les invitations furent prêtes, que voilà une belle aventure! N'était-ce pas assez d'avoir à nous nourrir nous-mêmes? Faut-il donc encore donner la becquée à ces jeunes fous qui, non contents de leur faim de lion, prennent des drogues pour s'aiguiser l'appétit?

Cerf-Volant, tout frissonnant de froid, prit les papiers rouges, soigneusement plies, et s'en alla pour les porter à leur adresse.

III

Quelques jours plus tard, Perle-Fine emmitouflée dans plusieurs robes, et soufflant dans ses doigts, était assise auprès d'une petite table sur laquelle était posé un livre ouvert qu'elle lisait à demi-voix.

«Les qualités qui rendent une jeune fille aimable sont au nombre de quatre: la vertu, la simplicité, la modestie et la beauté.»

Elle quitta le livre pour aller se regarder dans un vieux miroir, un peu trouble, et elle trouva qu'elle n'était pas trop laide à voir.

– La beauté, se disait-elle, c'est la seule qualité qu'il serait impossible d'acquérir. Si ce miroir ne ment pas trop, et s'il est vrai que j'aie un peu de celle-là, je suis sûre d'avoir les autres, tant je me suis appliquée à les posséder. Alors! je suis une jeune fille aimable!.. Eh bien! à quoi cela me sert-il? continua-t-elle tristement; à mourir d'ennui et de froid, chez mon vieil oncle que torture l'avarice, et qui jamais ne consentira à me marier, à cause des frais de la noce.

Le froid augmentait de plus en plus. Perle-Fine se leva, fit quelques pas rapides pour se réchauffer, et ensuite continua son triste monologue.

– Pourquoi m'avoir nommée Perle-Fine, puisque cette perle restera, sans doute, enfermée dans un vilain écrin que personne n'ouvrira jamais.

Elle regardait le soleil rougir la neige.

– Un jour, dit-elle, la neige poudrera ma tête sans que j'aie connu ni le printemps ni l'été.

A ce moment, le son d'une flûte se fit entendre. La jeune fille, étonnée que quelqu'un eût les doigts assez dégourdis pour jouer de la flûte, dehors, par un froid pareil, crut d'abord que c'était là quelque mendiant.

– Oh non, pensa-t-elle bientôt, il joue trop bien ... C'est l'air du Cormoran fidèle... Et machinalement, elle chantonnait:

Sur un seul pied, près de la rive,
Le Cormoran t'adorera

Aussi longtemps que coulera
Belle rivière, ton eau vive ...

A ce moment, Bambou-Noir entra brusquement par la fenêtre, et la referma. Perle-Fine, plus morte que vive, se mit à crier:

– Au secours! au voleur!

Elle chercha à gagner la porte d'entrée, mais Bambou-Noir, d'un geste suppliant, l'arrêta en disant:

– Ne criez pas, je vous en conjure; je ne suis pas un voleur.

– Allez-vous en! Allez-vous en! répéta la jeune fille.

– Perle-Fine, écoutez-moi, j'ai risqué ma vie pour vous parler.

– Comment savez-vous mon nom? dit Perle-Fine, qui êtes-vous? Votre présence ici m'outrage.

– Écoutez-moi: j'ai connu votre père et votre mère. C'est pour leur obéir que je suis ici.

– Pour leur obéir? dit Perle-Fine, un peu rassurée.

– Vous étiez toute jeune encore, trop jeune pour vous en souvenir, lorsqu'ils vous ont fiancé à moi. Quand ils sont morts, à peu d'intervalle l'un de l'autre, ils m'ont fait jurer encore de ne pas oublier cet engagement.

Perle-Fine se souvenait confusément que ses parents lui avaient parlé aussi de fiançailles, mais elle était si désolée de leur perte, qu'elle avait écouté à peine. Plus tard, elle crut avoir rêvé cela.

– Votre nom n'est-il pas! Bambou-Noir?.. demanda-t-elle.

– Oui, oui, dit le jeune homme, c'est mon nom!.. Vous voyez bien, il ne faut pas me chasser.

– Pourquoi donc agissez-vous d'une façon aussi contraire aux rites?

– Parce que depuis que vous êtes orpheline, votre oncle s'est emparé de votre fortune et ne songe guère à tenir les promesses faites aux morts; parce que, si on ne le force pas par quelque ruse, il ne consentira jamais à faire les dépenses qu'entraîne un mariage, avare comme il l'est.

– Je le sais, hélas! dit Perle-Fine, et je suis résignée à vieillir fille.

– Non! s'écria Bambou-Noir, si le complot que je médite réussit; mais d'abord, je devais vous voir: il fallait votre approbation; dites: M'acceptez-vous pour époux?

– Puis-je désobéir à mes parents? dit la jeune fille, les yeux baissés.

– Merci! merci! s'écria Bambou-Noir, et maintenant, écoutez bien: Ce soir même, Rouille-des-Bois, forcé par l'opinion publique et, sans doute, à regret, me reçoit à dîner avec plusieurs de mes amis; pendant le repas, secondé par les invités, qui tous sont complices, j'espère amener votre oncle à m'offrir votre main, et une somme de trois cents liangs.

– Trois cents liangs! s'écria Perle-Fine, effrayée.

– Je suis pauvre, malheureusement, reprit Bambou-Noir, et j'ai besoin de cette somme pour m'établir et vous faire vivre heureuse.

Perle-Fine secoua la tête, et dit tristement:

– Je resterai tille. Mon oncle, hélas! ne donnera jamais trois cents liangs!..

– Si! si! il les donnera, car s'il est avare, il est aussi très apre au gain. J'ai confiance, mon stratagème est admirable. Pouvez-vous être présente pendant le repas, sans être vue?

– Oui, derrière ce paravent.

– Bien! A un signe que je vous ferai, vous irez me chercher une poignée de neige.

– De la neige! s'écria Perle-Fine, pourquoi faire?

– Vous verrez... adroitement je prendrai cette neige... Vous verrez.

– L'époux, c'est le maître, répliqua Perle-Fine en s'inclinant. Il faut obéir, même sans comprendre. Que faut-il faire ensuite?

– C'est tout.

– Eh bien! partez vite; mon oncle peut rentrer d'un moment à l'autre, et tout serait perdu. Partez! partez!

Le jeune homme reprit le chemin par lequel il était venu et disparut.

Restée seule, Perle-Fine s'approcha de la fenêtre pour regarder s'éloigner son futur époux. – Comme il est agile! pensa-t-elle; s'il tombait, pourtant!.. le voilà dans la cour, il marche à reculons et efface la trace de ses pas. Voici qu'il escalade un arbre... il atteint la crête du mur... Ah! il a sauté dans la rue. Je le vois qui s'éloigne rapidement.

Mais elle referma vivement la fenêtre en entendant venir son

oncle.

Quand il parut, elle s'agenouilla à demi devant lui.

– Votre enfant soumise vous souhaite bonheur et santé, dit-elle.

– Bonheur et santé! Voilà des choses dont j'ai grand besoin, riposta Rouille-des-Bois, en maugréant; mais je crois plutôt que je vais tomber malade. Un pauvre vieillard comme moi ne peut supporter tant de revers.

Et il se laissa tomber sur une chaise.

– Vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux, mon oncle? dit la jeune fille affectueusement. – Comme si je n'avais pas assez des ennuis que me cause le dîner de ce soir! Fallait-il encore me mettre en colère dans la même journée?

– Qui donc, mon cher oncle, vous a mis en colère?

– Oui? grogna Rouille-des-Bois, qui? moins qu'un homme, un chien.

A ces paroles, Perle-Fine se précipita anxieusement vers son oncle et lui dit:

– Il vous a mordu?

– Non. Écoute: J'étais loin de la maison, ce matin, occupé d'affaires malgré mon âge – il faut bien gagner notre misérable existence! – L'heure du repas était passée et, comme je n'avais rien pris, par économie, à cause de ce dîner, j'étais bien faible. En traversant le marché, j'avise un rôti-seur qui venait de poser sur un plat un beau canard, tout fumant, bien doré, dont l'odeur seule vous réconfortait. Je m'approche, et, sous prétexte de le

marchander, j'empoigne le canard dans ma main droite, et j'y enfonce mes cinq doigts jusqu'à ce qu'ils soient copieusement imbibés de jus; puis je m'éloigne, sans acheter le canard, naturellement; j'entre dans une boutique voisine et, m'asseyant sur un escabeau, je me fais servir un bol de riz. Tu vois d'ici quel repas succulent! A chaque cuillerée, je suçais un de mes doigts, mais après la quatrième cuillerée, fatigué par la marche, étourdi, peut-être par la bonne chère, je m'endormis profondément. Voilà-t-il pas que pendant mon sommeil un misérable chien vint lécher mon cinquième doigt, le pouce! le meilleur! Quand je m'aperçus de ce vol, la colère me prit à la gorge... Ah! je ne veux plus y penser.

Perle-Fine s'efforça de ne pas rire et dit à son oncle qu'il fallait se résigner aux volontés du ciel.

Rouille-des-Bois continuait ses lamentations:

– Et ce dîner! ce dîner! Quelle ruine! Cerf-Volant ne rentre pas, il achète tout le marché! Cette affaire-là va m'achever. Ah! si Ton n'avait pas collé des affiches où on se moquait de moi, si je n'avais pas dîné souvent, très souvent chez ces jeunes fous, sans leur rendre leur politesse!.. – Maintenant, dit Perle-Fine, ils vous inviteront de nouveau et vous rattraperez ainsi ce que vous aurez dépensé.

Rouille-des-Bois, en se frottant les mains, s'écria:

– Ah! quand on dîne chez ces prodiges-là, on est rassasié pour trois jours, sans compter qu'on peut, adroitement, fourrer toutes sortes de bonnes choses dans ses manches, pour les

rapporter à la maison.

– Quels sont vos invités? demanda Perle-Fine.

– D'abord Dragon-de-Neige, un jeune mandarin qui a le grade de la huitième classe, riche, paresseux, dissipé; puis le Prunier, un commerçant qui fait d'excellentes affaires; puis le Tigre, secrétaire au tribunal des rites; et enfin Bambou-Noir, qui n'est rien du tout, mais bavarde agréablement.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.